

## DE NOUVEAU, LES ÉCRASÉS DE BÉATRICE NODE-LANGLAIS

C'est en mai 1993, place de la Concorde (1), que j'ai rencontré ma première canette écrasée.

Bien sûr, des canettes raplapla, cuirassées de métal, balancées sur la chaussée par des mains négligentes, laminées par des roues de voiture et vouées à la benne à ordures, j'en avais déjà vu. Et pas qu'un peu...

Mais celle-là, je l'ai « rencontrée ». Loin de m'apparaître comme un vieux truc rouillé, elle m'avait « saisie ». C'est pourquoi je l'ai ramassée, relevée, collée sur une toile et retravaillée à la peinture jusqu'à y rendre manifeste la silhouette humaine qu'elle m'avait évoquée.

D'autres canettes ont suivi. En assez grand nombre pour amorcer une série de toiles auxquelles leurs plaies et leurs bosses donnent des allures de bas-relief, plus quelques traces de leurs couleurs rutilantes, et de leurs graphismes publicitaires.

Ce sont « *Les Écrasés* ».

Au départ ces toiles étaient petites. Vingt-cinq centimètres par vingt-cinq centimètres. J'en ai numéroté plus de sept-cents de ce format.

Surprise. Beaucoup de ceux qui ont regardé ces tableaux les ont dits « rigolos ». Ils y repéraient une manipulation habile, capable de faire surgir de drôles de petits bonhommes

qu'ils montraient à leurs enfants. » *Tu as vu ce qu'elle a fait, la dame ? Tu as vu avec quoi elle l'a fait ? regarde bien... »*

« *Rigolos* », mes « *Écrasés* » ?



Personnellement, je les trouvais, tour à tour, grotesques et pathétiques – mais *rigolos*... ! Je baisse les bras. *I cannot*, je soupire. *Yes*, m'encourage mon British de mari. Ah ! pour jouer avec les mots nous sommes bons ! Excellents même. Il n'empêche...

Une des grandes perplexités de mon enfance est en train de me revenir.

... On m'emmenait peu au cinéma. Je garde un souvenir d'autant plus violent des rares

films dits «drôles», et censés plaire aux enfants, que mes parents m'ont fait voir. C'était «Les vacances de Monsieur Hulot» et quelques «Charlot» dont j'ai oublié le titre. Or l'enfant que j'étais, une bigleuse équipée de verres correcteurs, n'avait pas ri des efforts d'un marchand ambulant, occupé, sur une plage, à rattraper une masse élastique de guimauve qui n'arrêtait pas de s'effondrer... Ses zygomatiques n'avaient pas mieux réagi aux déambulations gauches d'un clochard mal fringué qui voulait porter beau.

*Et alors, ça t'a plu ?*

*Je ne sais pas...*

Je ne savais pas, c'est vrai. Certes, il m'était arrivé de sourire pendant la projection. Mais d'un sourire désolé car j'avais vu en Charlot, comme en Hulot et ses comparses, des êtres appliqués à bien faire et multipliant les échecs. Des malheureux par excellence. Que j'aurais aimé aider. D'autant plus qu'ils faisaient se tordre ceux qui m'enseignaient à ne pas rire des malheureux...



Ce méli-mélo inextricable de malheur et de drôlerie m'a longtemps troublée. Éduquée à distinguer le risible du respectable, la comédie de la tragédie, une telle mixture, n'en déplaît à Monsieur Bergson, me semblait impensable, sauf que...

Sauf qu'à chacune de mes maladresses -et elles étaient nombreuses- je vivais moi-même ce mélange de comique et de tragique. À la seule idée des moqueries qui allaient s'abattre sur moi, des larmes en effet me montaient aux yeux.

Ruminer sur les créatures de Chaplin et de Tati, ces zarbis illustrissimes, d'apparence naïve et fragile, que les rires n'empêchaient pas de poursuivre, cahin-caha, de gaucherie en gaucherie, leur bonhomme de chemin, m'amena à reconsidérer l'étourderie, le ridicule, le goût du minuscule et du dérisoire. Ces soi-disant défauts n'étaient-ils pas aussi légitimes que la superbe et la maîtrise ?

J'ai donc laissé les canettes écrasées se multiplier sur mes toiles qui se sont mises à grandir. Parfois elles s'y sont alignées. Et parfois amassées, littéralement agglutinées. Argentées ou dorées, dorées et argentées, elles ont formé des sortes de «risas» autour d'images peintes (dans les icônes orthodoxes, les «risas» sont des revêtements d'or ou d'argent martelé). Il est aussi arrivé que des dentelles de tissus se mêlent à leurs dentelles du métal. D'une manière ou d'une autre, peinture et canettes écrasées se sont arrangées pour former des tableaux.

De nouveau, des «Écrasés».

Qui ne cessent de me renvoyer à ma rencontre accidentelle avec une première canette écrasée. Dans ce récipient vidé, puis

écrabouillé, qui avait fait son temps, connu le trottoir et le ruisseau, et sur lequel la plupart des yeux répugnaient à s'attarder et des doigts à se promener, j'avais perçu l'image d'un perdant de chair et d'os. Voire, à travers lui, l'ombre éternelle du mal-être.

Portées par un rêve de sauvetage, mes brosses et mes couleurs ont transformé cette canette, et beaucoup d'autres après elle, en « drôles de petits bonhommes ». Elles n'ont pas fait de miracle. Juste de la fiction. Une série de tableaux qui mettent en lumière que le rejet n'est pas une fatalité, que le devenir existe, et

le changement et la chance... De là à savoir s'ils sont, ou ne sont pas, rigolos ? Charlot et Hulot m'ont autrefois soufflé que ce n'était pas mon affaire, alors...

## **BEATRICE NODE-LANGLOIS**

*Saint Roman de Codières, juillet-août 2016*

*(<sup>1</sup>) cf. le livre, « Les Écrasés, acte de naissance », de BEATRICE NODE-LANGLOIS, éditions d'écart, 2000)*